

DIMANCHE
2 OCTOBRE 1831.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue St-Louis, n° 7, maison *Feuga*, place des Célestins;

Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;
A la librairie de M. Babeuf, r. S. Dominique;
Et à l'Imprimerie du Journal.



PREMIÈRE ANNÉE.

N° 32.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

UN COQ ET SON FUMIER.

Ne sait-il plus lancer la foudre ?

Or, la basse-cour avait été balayée comme pour un jour de fête, et les garçons de ferme l'avaient décorée des arbustes les plus beaux du parterre: des grenadiers superbes, des lauriers précieux et des fleurs de toutes les sortes.

C'était pour célébrer l'arrivée d'un fermier nouveau.

Grande joie régnait dans la maison, chacun allait, venait de la cave au grenier, s'évertuant de son mieux afin de gagner les bonnes grâces du maître qu'on attendait.

Le chant brillant du coq annonça l'aurore de ce beau jour aux coqs du voisinage, sa voix sonore les réveilla, et ils lui répondirent.

Le sommeil des autres fermiers en fut troublé; les rustres se fâchèrent et se plainquirent à leur voisin.

Le voisin eut peur et promit que son coq ne chanterait plus.

Le pauvre animal fut bâillonné, et malgré ses efforts ne put plus se faire entendre.

Accoutumé à son chant, les valets de la ferme s'oublèrent le matin dans leurs grabats.

Et tout alla de mal en pire.

Bientôt périrent faute de soins les beaux grenadiers, les fleurs, les lauriers dont la basse-cour avait été parée le premier jour; leur feuille séchée servit de litière aux pourceaux.

Au lieu des branches vertes des arbustes où notre coq se perchait avec fierté, il ne trouva plus qu'un fumier impur où pourrissait tout ce qu'il avait chéri.

Cependant les fermiers, pour ne plus être dérangés par les cris de leurs coqs, les avaient saignés, rôtis, et ils festoyaient.

Ils invitèrent leur voisin et ses premiers valets au repas, à condition qu'ils apporteraient pour payer leur écot

le coq qui les avait réveillés, bien et dûment accommodé, et ceux-ci eurent peur d'être battus; les lâches acceptèrent.

Et comme ils cherchaient la victime, ils la trouvèrent sur le fumier où pourrissaient lauriers, fleurs et grenadiers, auprès des os et des plumes de ses frères, froide, froide et la tête couverte de son aile.

C. B.

MA RÉSURRECTION.

AIR : De Prévillo et Tacconnet.

Des maux affreux affaiblissaient mon être,
Mon existence approchait de sa fin,
Et tour à tour je voyais apparaître,
Près de mon lit, un prêtre, un médecin;
Déjà la mort tirait mon traversin !
Mais j'ai chassé cette vieille haquenée
Et renvoyé ce radoteur vieillard,
Le croque-mort avec son corbillard.
De mon trépas l'heure n'est pas sonnée;
Adieu, Caron, tu reviendras plus tard.

De mon chevet cette horde cruelle
S'est éloignée, et je crois rajeunir;
Car ma santé trop long-temps infidèle
A petits pas me semble revenir;
Pour moi s'apprête un plus doux avenir.
Je vois Momus la tête couronnée,
Brandir au loin son joyeux étendard;
A son banquet je cours prendre ma part.
De mon trépas l'heure n'est pas sonnée;
Adieu, Caron, tu reviendras plus tard.

Avant de voir s'envoler ma jeunesse,
Venez, amours, sur mon front radieux;
Dans mes plaisirs j'aime à changer sans cesse:
Si l'inconstance est la fille des dieux,
En la suivant, l'homme doit être heureux.

Amis, buvons ce coup de Romanée,
A la beauté donnons un doux regard,
Et chantons tous le refrain égrillard :
De mon trépas l'heure n'est pas sonnée ;
Adieu, Caron, tu reviendras plus tard.

F. MEZIAT.

M. Lamirandière.

La capitale fourmille de gens de mérite et de sots, de grands artistes et de petits imitateurs, d'hommes libres et d'esclaves. Les bureaux des ministères nourrissent d'espérances une foule de solliciteurs, d'hommes à projets, de réformateurs, de flatteurs..... Vaste champ d'observations où le peintre et l'écrivain peuvent cueillir et où il restera toujours pour ceux qui suivront.

Nous aussi provinciaux, nous comptons des talents dont on peut tirer vanité, nous avons des vices à frapper, des ridicules à peindre. Employés de la préfecture, de la mairie, des postes, qui de vous ne connaît pas M. Lamirandière ? Il fut autrefois percepteur des contributions ; il mangea sa recette, et on lui ferma les mains. Adroit et rampant, il vint à Lyon, intéressa le chef d'une administration et obtint un petit emploi ; il végétait. Il crut sentir qu'il était au-dessus de sa place et il résolut de s'avancer. Il sonda l'esprit politique de ses chefs, il les trouva attachés aux Bourbons et il prédit le succès de la guerre d'Espagne ; il apprit qu'ils fréquentaient quelques prêtres respectables et il se faufila parmi les prêtres. Toujours à l'affût des décès et des ordinations, il se fit un mérite d'annoncer le premier la mort d'un curé et le nom de son successeur ; feuilletant chaque jour *le Moniteur*, il sut les noms et les titres de tous les abbés nommés évêques ou aumôniers du Roi. Fréquentant les petites sociétés, lié aux petites coteries, il put dire si c'était un rhume de cerveau ou un rhume de poitrine qui retenait M. le chanoine chez lui depuis huit jours. Avec tout ce petit manège, il obtint un emploi supérieur où il est peu estimé de ses confrères et haï de ses subalternes ; cela le touche peu, vous pouvez l'accabler d'épigrammes malignes, pressées, poignantes, il aura toujours des paroles mielleuses, un sourire sur les lèvres et un regard d'amitié. La révolution a dû lui coûter quelques espérances ; il se frottait les mains quand il vit distribuer aux soldats de la ligne les balles qu'ils devaient tirer sur nous et il s'écriait : C'est très-bien, châtiez-moi ces gredins-là ! Deux jours après, il était libéral, oh ! libéral en diable. C'est aujourd'hui un enragé philippiste, un furieux de modérantisme, qui hait la presse libérale, s'avilit à débiter des sottises contre Lafayette et jetterait au cachot tous les patriotes, s'il en avait le pouvoir.

LA ROSE ET LE PAPILLON,

FABLE.

Sur le sein d'une rose un jeune papillon
Un beau matin, chose qu'en ne voit guère,
De la constance arbora pavillon.
Les plus belles fleurs du vallon

Cherchaient vainement à lui plaire,
Il ne voyait que le bouton
Dont il idolâtrait la mère.
Si quelquefois, par la brise légère,
Loin de sa bien-aimée il était emporté,
Multipliant les efforts de son aile,
Soudain il revenait près d'elle
Exercer sa légèreté.
Contre les feux du jour il défendait sans cesse
Les charmes qui l'avaient séduit ;
De ses baisers il les couvrait la nuit,
Car la nuit, de tout temps, protégea la tendresse.
Mais le bonheur est rapide ici-bas !
Le plus petit vent qui s'élève
Bien loin le chasse et nous enlève
Jusqu'à la trace de ses pas.
Et puis encore une rose est coquette,
Comme au palais la maîtresse des rois,
Comme au hameau la bergerette,
Comme toutes les fleurs qui nous dictent des lois.
Un jour donc que le nord, ravageant la campagne,
N'écoutait rien dans son courroux,
Il sépara de sa compagne.
L'amant qui ne pouvait résister à ses coups.
Plus fort que nous a toujours l'avantage.
Cependant se calma l'orage.
L'insecte ailé, fidèle à ses sermens,
Revint bientôt chercher l'ombrage
De celle qui causait ses plaisirs, ses tourmens.
Vous qui savez aimer, jugez de son supplice :
De son amie effleurant le calice,
A son retour un autre papillon
D'un rival oublié recueillait la moisson,
Et réparait du bout de l'aile
Le désordre que l'aiglon
Avait causé chez l'infidèle.
L'amant, à cette vue accablé de douleur,
Tombe mourant aux pieds de sa coupable amante ;
Mais le remords, de son poignard vengeur,
Sur le même tombeau frappe cette inconstante.
Au souffle de la mort, déjà pâle et tremblante,
Sa tige est à son gré trop lente à se flétrir ;
Elle appelle, elle veut que le zéphyr l'effeuille :
C'en est fait, elle va mourir,
Et celui qui l'aima sur sa dernière feuille
Répandra son dernier soupir.

O vous qui moissonnez dans la riente plaine
Des amours, des ris et des jeux ;
Gardez-vous de briser la chaîne
Qui sut un jour vous rendre heureux ;
On la forme une fois avec beaucoup de peine,
On ne la brise jamais deux.

LE PÈRE THOMAS.

Vous le connaissez... tout le monde le connaît à Lyon : c'est l'homme du terroir. Autrefois il avait un théâtre aux Broteaux ; il y jouait ses pièces à lui, car il est auteur le père Thomas : c'est le Molière des ouvriers et des bonnes d'enfants. Il représente le peuple à lui tout seul. il le résume en sa personne.

Il n'a plus de théâtre aujourd'hui le père Thomas ; son habit s'est usé, sa figure s'est ridée et sa bourse aussi. Pauvre père Thomas ! il a eu ses vicissitudes ; mais il est philosophe le père Thomas : les revers ont glissé sur son âme comme la pluie sur le chapeau ciré d'un cocher de fiacre. Sa gaité, voilà son pain de chaque jour.

Il n'a plus son étroit théâtre le père Thomas, c'est vrai... Plus de pavé en planches, plus de maisons de toile et d'ocre, plus un lambeau de ciel... non, plus rien de tout cela. Sa scène s'est agrandie, elle est sur la place publique à présent; pour décors il a de véritables maisons en pierre, un véritable pavé en pierre, un véritable ciel bien élevé, bien azuré. Quel théâtre lutterait avec le sien ?

Voilà ce qu'il se dit, le père Thomas, il est philosophe, vous le voyez bien.

Allez donc aux Terreaux, à midi, vous le trouverez, le soleil sur sa tête, les oisifs à ses côtés, foule bigarrée autour de lui, véritable protégée. Il la tient cette foule, il l'enchaîne de ses lazzis, il en dispose à son gré, il vend de l'orviétan, de la pommade, il chante, il parle, il rit, il fait rire de pauvres diables comme lui, et il vit de ces pauvres diables.

N'est-ce pas là l'histoire de toutes les vies ?

Allez donc aux Terreaux ! Son spectacle est là, tout à côté de l'endroit où s'élève l'infamant poteau, où se dressait naguère la sanglante guillotine avec ses deux bras rouges et armés d'un couteau triangulaire. C'est là qu'il bouffonne ! Il fait oublier tout cela à ses spectateurs.

Courons ailleurs, au quai St-Antoine, n° 56, sur une estrade; voilà le père Thomas. Regardez. Il est l'aiguille aimantée de ce cosmorama.... Il attire le passant, il l'arrête, il le prend et le jette dans son spectacle. Telle est l'éloquence de sa grimace, le pouvoir de son chant. Tel est le père Thomas.

Eh bien ! moi je l'aime ce fou du peuple, ce *triboulet* d'un souverain déguenillé. C'est l'homme de mes jeunes années, la joie de mon enfance. Oh ! comme alors mon cœur bondissait quand une voix de père me promettait ce théâtre de planches, en plein vent, ce Tivoli des Broteaux dont le père Thomas était l'âme. Oui, mon cœur bondissait à ce plaisir en perspective; comme plus tard il a bondi au premier rendez-vous d'amour, comme il bondira un jour aux pudiques craintes de ma jeune fiancée et aux premières caresses de notre premier-né. Voilà pourtant comme passe la vie, d'émotions en émotions; c'est la liqueur qui coule goutte à goutte jusqu'à la dernière. Heureux ceux qui s'endorment avant d'avoir épuisé le phitre des jouissances !

En rien qui voudra ! que m'importe ! Moi je l'aime le père Thomas, avec son habit rouge à gros boutons et à larges basques, sa longue queue rouge et ses grandes lunettes rouges. Je l'aime avec ses mobiles grimaces, son archet comique et son éternel violon. Je l'aime avec sa belle Bourbonnaise qui ne vieillit pas, ce chant où s'infuse tout son talent, où joue toute sa physionomie; c'est son *di tanti palpiti* à lui; c'est le morceau de prédilection de son parterre; c'est toute sa réputation, en un mot.

Jamais je ne l'ai rencontré sur ma route, place publique ou quai, sans augmenter de ma personne la foule qui l'entoure béante et rieuse. Je rajeunis en face de cet homme, mon point de départ à moi. Son masque me rend tout mon passé d'enfant, toutes mes joies naïves et folles, tout mes plaisirs d'innocence et de candeur. Je redeviens son public d'alors, je me prends à rêver à Vic-toire, ma bonne d'autrefois, joyeuse fille dont le gros

rire, né d'une gaillardise, était le signal de mon rire ingénu.

Merci, Thomas ! merci de tes enchantemens. Avec toi disparaît le positif de ma vie actuelle; avec toi renaît mon âge d'or; avec toi je recommence à vivre; avec toi j'oublie le présent et l'avenir.

Merci, Thomas !



GRAND-THÉÂTRE.

GUILLAUME TELL.

Je disais il y a quelques jours au *diable le métier du journaliste*; mais aujourd'hui que ma tâche me semble facile ! avec quel plaisir je prends la plume ! Il s'agit cependant d'une des plus brillantes, mais en même temps des plus difficiles partitions d'*il Maistro*. Mais cette fois je n'ai que des éloges à accorder, des éloges pour tout le monde, des éloges sans restriction. Pourtant, je l'avouerai, lorsque j'ai entendu le coup d'archet officiel annonçant l'ouverture de cet opéra, lorsqu'à ce coup d'archet a succédé le plus profond silence, je me suis rappelé les nombreuses difficultés dont cette partition colossale est hérissée, et j'ai conçu des craintes qui ont été bientôt dissipées. Les acteurs, les danseurs, l'orchestre, les chœurs, tous ont droit à nos éloges; mais procédons par ordre.

Nous ne chercherons pas à analyser les beautés que renferme ce opéra. Tous les journaux de Paris en ont fait l'éloge le plus pompeux, et cette fois du moins nous ne sommes pas obligés de nous inscrire en faux contre leurs jugemens. Bornons-nous à dire que cette partition sort entièrement du genre auquel *Rossini* avait donné son cachet. Ce ne sont plus ces chants du *Barbier* et de la *Pie* que chaque spectateur fredonne en sortant du spectacle. Mais quelle richesse d'harmonie ! que de beautés dans ces détails d'orchestre ! quel style brillant et sévère ! Une seule audition ne suffit pas pour apprécier cet ouvrage. Quant à moi qui l'ai vu représenter plusieurs fois à Paris, j'ai remarqué à chaque représentation des beautés de détail qui m'étaient d'abord échappées.

L'ouverture a été accueillie par une triple salve d'applaudissemens. Il est impossible d'exécuter avec plus d'ensemble un morceau qui présente tant de difficultés. L'exécution de cette ouverture nous a rappelé une observation qui a déjà été faite et que nous croyons devoir rappeler. Il faudrait quelques violons de plus, et ce besoin se fait plus particulièrement sentir dans *Guillaume Tell* et dans presque tous les ouvrages de *Rossini*. Nous nous répéterons, ce sera notre *délenda Carthago*. Nous ne pouvons parler de l'orchestre sans payer un juste tribut d'éloges à M. *Pepin*. Il est impossible de montrer plus de talent et surtout plus de zèle, et on a de la peine à concevoir que dans l'espace d'un mois, il soit parvenu à monter cet ouvrage.

Les chœurs ont été exécutés avec un ensemble et une précision remarquables. Cependant nous devons dire qu'au premier acte quelques voix de femmes ont donné un *sol* dièze qui n'avait rien de bien harmonieux. Espérons que cette tache légère disparaîtra aux représentations suivantes. Le chœur du serment a été exécuté un peu trop *forte*; à l'opéra, il est presque parlé à voix basse et surtout très-saccadé. De cette manière il produit beaucoup plus d'effet.

Les ballets sont très-bien dessinés, ils ont été exécutés avec une précision à laquelle nous n'étions pas habitués. Il ne faut pas désespérer.

Passons maintenant aux acteurs, et parlons d'abord des dames.

Que dire de M^{lle} *Berthault*? N'avons-nous pas épuisé toutes les formules d'éloges? Comment ne pas se répéter? Il y a toujours tant de vérité dans son jeu, tant de pureté dans son chant! Décidément cette actrice est incorrigible.

M^{lle} *Ambrosine*, chargée du rôle de *Jemmy*, fils de *Guillaume Tell*, possède une voix dont nous n'avions pas jusqu'à présent soupçonné la portée. Elle a donné plusieurs fois dans des morceaux d'ensemble, un *si* bémol qui n'a pas toujours été abordé avec franchise, mais qui était du moins attaqué avec vigueur.

M^{me} *Delaunay* qui jouait l'un des rôles les moins importants de la pièce, celui de la femme de *Guillaume Tell*, possède un timbre sonore qui produira de l'effet dans le grand-opéra.

Siran, auquel nous avons déjà adressé quelques conseils, a chanté de manière à nous prouver qu'ils avaient été écoutés. *Bravo, bravissimo, Siran, sic itur....*

Le rôle de *Guillaume Tell* doit ajouter un fleuron de plus à la couronne dramatique de *Canaple*. Le public s'était montré injuste envers lui, il l'avait accueilli froidement dans ses débuts, mais les nombreux applaudissemens qui lui ont été prodigués doivent lui prouver que sa méthode et sa voix sont enfin appréciées.

Le public ne jugera-t-il donc jamais avec impartialité, ne se débarrassera-t-il pas d'une prévention que nous n'osons qualifier? Pourquoi des *chut* nombreux ont-ils comprimé des applaudissemens justement mérités? *St-Ange* chante un morceau terminé par un *ut* qu'il attaque avec vigueur, et vous ne voulez pas qu'on l'applaudisse, et vous auriez crié *bravo* si cette note était sortie du gosier de *Siran*. Certes, ceux qui applaudissaient étaient des connaisseurs, et ceux qui ont voulu étouffer les applaudissemens étaient des juges prévenus, et la prévention c'est de la partialité.

Derubelle, Lalande, Cheret et Gagnon ont aussi droit à nos éloges; ce dernier surtout est une bonne fortune pour la direction; son zèle est infatigable, et cette qualité est si rare que nous devons à l'artiste qui la possède une mention toute particulière.

Quelle injustice ou plutôt quelle ingratitude! j'allais oublier de vous parler de la suave *Ambrosine*, du couple aérien *Desforges* et de *Ragaine*, et de sa femme, et cependant j'ai fait comme le public, j'ai applaudi avec enthousiasme, mais ce n'était pas tout, il fallait le dire, et je l'ai dit.

En résumé, *Guillaume Tell* est un chef-d'œuvre qu'il faut entendre, et entendre plusieurs fois: je suis bien sûr que M. *Singier* est de mon avis.

LYON.

On nous annonce pour demain un concert donné au Grand-Théâtre par M. *Cherblanc* notre compatriote. Ce jeune artiste exécutera entre les deux pièces le concerto de *Viotti* qui lui a valu le prix de violon au conservatoire. Il nous fera entendre aussi la Polonaise de *Mayseder*, qui a été si vivement applaudie au dernier concert des Polonais, et qu'on lui a généralement redemandée. M^{lle} *Berthault* et *Canaple* chanteront dans ce concert qui doit certainement attirer beaucoup de monde. Les *dilettanti* lyonnais se rendront tous à cette soirée: le nombre en est-il bien considérable? . . . renvoyé pour la réponse à notre prochain numéro.

GLANE.



— M. de Polignac a, dit-on, fait complimenter M. Sébastiani sur l'heureux avènement des Russes à Varsovie.

— On ose blâmer le système de notre cabinet, y a-t-il quelque chose de plus infâme?

— Le peuple seul est grand, mes frères. (Massillon.)

— En fait de *mai national*, beaucoup de nos députés ne connaissent que les *truffes*.

— Il paraît que le conseil municipal ne veut pas qu'on joue la comédie à Lyon..... Il craint la concurrence.

— On conspire à Brest pour dona Maria; à Paris on travaille pour le roi de Prusse.

— Quelques patriotes vont adresser une pétition à la chambre, pour obtenir la naturalisation des mots *charivariser* et *juilletiser*.

— On a calculé que la paix à tout prix nous coûte déjà quinze cents millions, et que le gouvernement à bon marché a dépensé cinquante mille francs pour l'impression de quelques discours ministériels.

— Il est arrivé, dit-on, à Marseille une cargaison de 150 milliers de cigares. Patriotes, voilà de quoi vous faire fumer.

— Nos ministres reçoivent, dit-on, des leçons de notre compatriote *Perrot*; ce danseur aérien..... Ils veulent apprendre à valser.

— On vient de saisir chez un patriote, un livre de poudre destinée à extraire d'une mine la pierre qui devait servir à faire la meule sur laquelle devait être aiguisé un poignard conspirateur, dont le fer sera tiré des mines d'Azin.

— Nos ministres ont fait une étude particulière de cette phrase de Mirabeau: *Tuez votre conscience, c'est le plus grand ennemi de tout homme qui veut promptement parvenir.*

— Charles X demande à revenir en France. Il sollicite un bureau de tabac.

— Les charges seront désormais une vérité.

BULLETIN DES ANNONCES.

BAZAR LYONNAIS,

Galerie de l'Argue, n° 70 et 72,

TENU PAR M. DRIGEARD-DESGARNIER,

QUINCAILLIER.

Dans cet unique établissement on trouvera toujours un grand assortiment de ce qu'il y a de plus nouveau en quincaillerie, parfumerie, ganterie, bijouterie en crisocal, objets de goût et de nouveautés; etc., etc. Le tout au prix fixe.

La même maison se charge aussi de recevoir en dépôt ou en consignation toutes sortes de marchandises, et d'en effectuer la vente par commission. Les personnes qui ont besoin de réaliser promptement sont assurées de réussir en faisant un léger sacrifice.

Les rapports aussi étendus que bien établis du chef de cet établissement le mettent à même de satisfaire les personnes qui l'honoreront de leur confiance.

LIBRAIRIE BABEUF,

Rue St-Dominique.

En annonçant la présence du docteur Lusardi à Lyon, nous nous rappelons que cet oculiste a publié différens ouvrages dont quelques-uns se trouvent dans notre magasin. Nous pourrions procurer les autres sous huit jours. Dans celui sur la cataracte congéniale, le docteur Lusardi cite des faits contre lesquels viennent échouer les observations des plus savans physiologistes; car, à chaque pas fait dans le domaine de la nature, l'intelligence de l'homme s'arrête devant les miracles de la création.

OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LE DOCTEUR LUSARDI

- 1° Traité de l'altération du cristallin et de ses annexes;
- 2° Sur la cataracte noire et la manière de la distinguer de la goutte sercine.
- 3° Mémoire sur le fongus hémathote et médullaire du globe de l'œil.
- 4° *Essai physiologique* sur l'iris, la rétine et les nerfs de l'œil.
- 5° Mémoire sur la pupille artificielle, avec trois planches représentant un instrument pour cette opération, inventé par M. Lusardi.
- 6° De l'ophtalmie contagieuse ou égyptienne, qui a régné et régné encore dans les armées étrangères, surtout dans les Pays-Bas.
- 7° Mémoire sur la cataracte congéniale, suivi d'expériences physiologiques et métaphysiques sur les aveugles-nés, opérés avec succès.
- 8° Hygiène oculaire.

J. A. GRANIER, Rédacteur-Céram.